MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 15. — Septembre 1865.

MISSIONS DU PACIFIQUE[1].

V. Continuons la correspondance du R. P. GENDRE.

C'est peu de temps après Pâques qu'est arrivé le fait suivant, dont j'ai été le héros. Un jour, laissant l'école aux soins du Père FOUQUET, j'allai, en guise de délassement, avec le Frère GUILLET, au delà de la rivière Fraser, préparer un emplacement de la forêt à recevoir des pommes de terre : il fallait tout d'abord le défricher. Les arbres les moins gros tombent bien vite sous nos coups de hache ; on aurait pu nous prendre pour des bûcherons émérites. Un arbre que je coupe s'accroche, en tombant, sur un arbre voisin ; j'attaque ce dernier avec vigueur, mais je ne suis pas encore arrivé au milieu de mon travail, que la partie coupée se fend aussi rapide que la foudre, m'allonge un soufflet qui me terrasse à trois pas de distance : le premier arbre dégringole et vient s'abattre sur

[1] Voir le numéro précédent, p. 248.

moi. Au bruit épouvantable qui accompagne toutes ces chutes, succède un profond silence. Le Frère GUILLET se doute de quelque malheur ; il accourt, et me trouve les mains et la tête ensanglantés et enseveli sous un arbre qui aurait dû me donner le coup de la mort. « Que faites-vous là, Père GENDRE? me dit-il. — Je crois que je me repose, » lui répondis-je dans mon délire. Aussitôt il se met en devoir de me délivrer; il renverse l'arbre, me dresse sur mes jambes, m'entraine vers le Fraser, me place dans un canot et me conduit à l'autre rive, où le Père FOUQUET et le Frère JANIN viennent à son secours. Sortant alors comme d'un rêve, je demandais où j'étais, pourquoi ce sang à mes mains et à ma tête : jusque-là, je n'avais pas eu conscience de mon état. On se hâte de me coucher, aussi mollement que possible, sur une peau d'ours, et on m'applique quelques remèdes. Mes blessures se font alors douloureusement sentir : pendant quarante-huit heures, je restai entre la vie et la mort, renouvelant sans cesse mon acte de contrition. Jésus et Marie Immaculée n'ont pas voulu me faire quitter si promptement ces lointains rivages où je ne faisais que d'apparaître : mille actions de grâce leur soient rendues! Après une assez longue convalescence, je me suis trouvé entièrement rétabli.

Je passai le reste de ce premier printemps à planter des choux, des turneps et autres végétaux sur le charmant parterre de Sainte-Marie, à pêcher le long du Fraser, à préparer nos provisions pour la prochaine année scolaire.

L'été arrive, et avec lui un nuage de *maringouins*, qui couvre un espace de 40 à 50 milles sur les rives du Fraser : Sainte-Marie devient la place forte de cette sanguinaire armée. Lui résister, c'est perdre son temps ; ceux que l'on tue, sont remplacés par des milliers d'autres plus avides encore de notre sang. Quel parti prendre en face d'un tel fléau? Céder le terrain et fuir sous un ciel plus favorable, en attendant que les défrichements nous en délivrent pour toujours. C'est ce que nous avons fait : nous nous sommes rendus à New-Westminster, où ces petits êtres ailés ne sont pas nombreux. J'ai eu le plaisir de goûter le mal de mer, et je puis dire que je

le préfère au mal que font les *maringouins*. De l'aveu de tout le monde, le mal de mer ne fait pas mourir et n'empêche pas toujours de dormir; mais le second, comme l'expérience le prouve, peut vous envoyer promptement dans la tombe. Que d'oublis le Dante n'a-t-il pas faits dans son poëme! S'il avait quitté le beau ciel d'Italie pour voyager à travers les deux grands Océans et venir se reposer seulement une nuit dans les lieux que hantent les *maringouins*, nous aurions de lui quelques beaux vers de plus et une peinture plus effrayante du séjour des douleurs. Quand je parle de l'enfer aux sauvages, je n'oublie pas les *maringouins*, faibles images des méchants esprits qui tourmenteront à jamais, dans le feu d'en bas, les mauvais, qui n'auront pas fait bon, sur cette terre, le cœur du chef d'en haut.

Arrivé à New-Westminster, je croyais avoir quelques jours de repos; mais le repos est toujours passé ou à venir. Les *insectes* avaient fait fuir dans la capitale un grand nombre de sauvages dont je dus m'occuper. Le R. P. Grandidier reçut l'ordre de quitter les bords du Fraser, pour aller fonder une nouvelle Mission avec le Père Pandosy : le R. P. Fouquet fut en même temps appelé à Esquimalt. Je restai donc seul à New-Westminster. J'avais à desservir la paroisse des blancs; je m'adonnai à l'étude de la langue anglaise, afin de me faire tout à tous.

Au mois de septembre, le R. P. Fouquet, brisant les chaînes qui le retenaient à Esquimalt, apparut de nouveau sur les bords du Fraser : il m'envoya bientôt tenter une excursion dans l'étendue de notre vaste paroisse, pour visiter les sauvages et les blancs le long du Fraser et sur les rives d'un grand lac. Ce voyage de 200 milles, en canot, à travers nos immenses régions, me fournirait à lui seul la matière d'une longue lettre. Je pus voir par moi-même la grande misère des pauvres enfants des bois, car je passai bien des jours et bien des nuits dans leurs huttes enfumées, sans portes ni fenêtres, ouvertes aux quatre vents. La saleté, la grossièreté, non plus que la vermine et la misérable nourriture de ces êtres qui ont tant de droits à notre charité, ne me faisaient pas mal au

cœur; il me semblait que j'étais né sauvage, pour pouvoir vivre et mourir parmi les sauvages. Dans toutes les tribus, je fus reçu en triomphe; en arrivant près d'un camp, notre petit navire s'arrête et on met pied à terre. Aussitôt une sentinelle vigilante se met à crier : *Le plet tchako!* le prêtre venu! et, dans un clin d'œil, les habitants sont tous rangés en ligne droite, le chef en tête. Le prêtre doit alors toucher la main à tous : cette cérémonie s'observe partout et toujours. Voici quelques traits qui prouvent le bon cœur de mes sauvages : un chef, apprenant que j'allais arriver dans son camp, et revendiquant l'honneur de me donner l'hospitalité, se mit à préparer un lit tout neuf exprès pour moi, sur lequel il étala une natte bien propre, bien blanche. En entrant dans sa loge, il ne manqua pas de m'assigner immédiatement, avec un air de satisfaction, ce lit de parade. Le lendemain, il se lève, deux heures avant le jour, pour faire chauffer de l'eau, afin de m'éviter la douleur de me laver avec de l'eau froide. Jugez si j'ai dû être touché des attentions de ce bon chef! Un autre, ne voulant pas que la tête du *plet* fût appuyée pendant la nuit sur une pierre ou sur un morceau de bois, se procura un oreiller d'un nouveau genre : il fit ramasser autant de plumes qu'il put de toutes sortes d'oiseaux ; le tout fut solidement noué dans un chiffon horrible de saleté. « Tiens, chef, me dit mon hôte avec un sourire de bonheur, prends cela, bien sera cette nuit ta tête sur ces *cheveux* d'oiseaux. » Pour ne pas lui faire de la peine, j'acceptai ce curieux présent, et, un moment après, je m'endormais le sourire sur les lèvres, en songeant à mon bon et sale oreiller rempli de *cheveux* d'oiseaux.

Vers la Toussaint, je regagnai Sainte-Marie, vraiment satisfait de ma première visite à ces pauvres infidèles. Fasse notre Mère Immaculée que le démon ne vienne point refroidir des cœurs qui m'ont paru animés des meilleures dispositions!

Avec le mois de novembre commence cette première année scolaire, dont je ne puis m'empêcher de vous parler Si nous voulons faire un bien solide et permanent parmi nos Indiens, je crois que ce ne sera que par le moyen de bonnes écoles.

Tenter de changer la vieille génération si superstitieuse, si entêtée, est chose bien difficile pour ne pas dire impossible, tandis qu'il me paraît assez facile d'implanter dans le cœur des jeunes sauvages nos croyances religieuses et d'en faire de bons chrétiens. Durant sept mois, je n'ai cessé d'étudier le caractère et les dispositions du petit nombre que nous avons pu admettre à l'école, et je puis vous dire, bien-aimé Père, que j'ai été ravi au delà de toutes mes espérances. Je craignais que ces enfants, qui aiment tant leur chaumière enfumée et leur liberté entière, ne voulussent se plaire à l'école, et renoncer à leur propre volonté, pour faire celle de leur maître. Bénis soient Jésus et Marie Immaculée ! Ces chers sauvages se sont attachés à l'école d'une manière admirable; pas un n'a désiré regagner le foyer paternel, avant que l'heure des vacances eût sonné : tous se sont soumis, comme des agneaux, aux ordres de celui qu'ils regardent, non comme un maître, mais comme un père. Quarante-deux élèves composaient cette école ; un plus grand nombre seraient venus volontiers partager le bonheur de ces privilégiés, si nos ressources nous avaient permis de les recevoir. Il était beau de voir ces quarante-deux petits sauvages, commençant une vie nouvelle dans le second berceau de leur enfance ; on aurait dit quarante-deux petits novices rivalisant de fidélité à la règle. A genoux au pied de l'autel, ils ne s'ennuyaient pas; ils aimaient à prier et à chanter, de toute leur âme, ce Dieu d'amour qui faisait enfin briller à leurs yeux l'admirable flambeau de la foi. Heureux moments passés avec eux dans cette pauvre chambre qui nous sert de chapelle ! Là, nous ne faisions que parler du bon Dieu et de Marie Immaculée; là, était le lieu de la bonne prière et des chants joyeux. La classe ne leur était pas pénible; ils s'y rendaient au son de la cloche, et sa durée ne leur paraissait point trop longue. Le réfectoire recevait, aux heures réglées, la jeune troupe, qui faisait honneur à la table dressée chaque jour par la main de la Providence. Après le repas, venait la récréation, que nos Indiens aiment à la folie ; elle était suivie du temps destiné au travail : ce n'est pas ce qu'ils préfèrent. Le premier, une hache ou une pioche à la main,

je me rends au chantier et, bon gré, mal gré, tout le monde me suit. Sans cesse je fais retentir à leurs oreilles ces mots : « Honte aux paresseux ! celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Vivent ceux qui aiment le travail ! » Enfin, en travaillant, on finit par détruire la paresse et aimer le travail. Je puis vous assurer que si nos écoliers de Sainte-Marie n'ont pas fait cette première année de grands progrès dans les sciences et dans les lettres, ils ont assez appris à se plier sous le joug du travail, chose si difficile pour nos Indiens, amateurs passionnés de la paresse.

La plupart de ces enfants montrent de très-bonnes dispositions pour lire et écrire; ils commençaient à épeler passablement les premiers livres de lectures anglaises, quelques-uns étaient déjà capables d'écrire d'une manière très-lisible. Je voulais, pour le beau mois de Marie, que les cinq plus forts vous écrivissent, afin de vous exprimer dans leur naïf langage et leur joie et leur bonheur : de trop nombreuses occupations m'ont empêché de réaliser ce projet. J'ose vous promettre que l'année prochaine, si j'ai le bonheur de me trouver encore parmi ces chers enfants, vous recevrez d'eux, le jour de votre fête, une lettre écrite de leurs mains. Ils vous aiment beaucoup, et ils prient souvent pour ce bon premier grand chef des prêtres qui demeure au delà du grand lac. Tous, à peu près, ont une mémoire assez heureuse ; dans peu de temps, ils ont appris la prière, la partie du catéchisme traduite en leur langue et les répons de la messe. Vers la fin de notre année scolaire, une trentaine savaient servir la messe, avec le recueillement et la modestie des plus sages élèves des séminaires de France.

A neuf heures du soir, la cloche annonçait le grand silence ; chacun se rendait au dortoir et s'armait de son chapelet, suspendu au chevet de son lit, pour tresser une couronne de fleurs spirituelles à la douce patronne du lieu que nous habitons. La récitation du chapelet en commun, dans le silence de la nuit, terminait admirablement cette journée, qui n'avait été que pour le bon Dieu et son Immaculée Mère.

Inutile de dire que ces pauvres enfants, en arrivant à

l'école, n'étaient pas des anges, tant s'en faut. Un arbre mauvais ne peut produire de bons fruits ; une source empoisonnée ne peut que corrompre le ruisseau qui en sort. Je me hâtai donc de purifier leurs âmes, en préparant au baptême ceux qui n'avaient pas encore reçu cette grâce, et au sacrement de Pénitence ceux qu'un Missionnaire avait baptisés autrefois. A la Noel, après un examen satisfaisant, je pus admettre à la grande grâce de la régénération une douzaine de mes élèves. Jugezdu bonheur qui remplit mon âme lorsque, après la messe solennelle, il me fut donné de baptiser une vingtaine de catéchumènes, parmi lesquels douze écoliers. Quel beau bouquet à présenter à Jésus de la crèche ! Revêtus de la blanche robe baptismale, mes nouveaux chrétiens ont fait ma consolation et ma joie. Bientôt, j'ai pu admettre au sacrement de Pénitence à peu près tous ceux qui avaient été baptisés ; ainsi, le cœur de mes chers élèves est devenu une terre nouvelle, où la divine grâce, comme une pluie bienfaisante, fera croître peu à peu les fleurs de la vertu.

Ces enfants n'aiment pas à être menés la verge et la férule à la main ; beaucoup de bonté et de douceur avec une juste fermeté, voilà ce qui les rend souples et dévoués. Connaissant combien les sauvages estiment les moindres dignités qui leur sont conférées, je me suis servi de cet innocent amour-propre pour les retenir dans le bien et je créai un grand nombre de dignitaires, savoir : 4 censeurs appelés *wachtmen*, 4 sacristains, 4 cuisiniers, 2 infirmiers, 1 réglementaire, 1 chantre pour entonner les cantiques, 1 *captain* pour veiller sur nos canots ou chaloupes, 1 intendant général des travaux manuels, 1 gardien des outils, 4 balayeurs de la maison ; enfin, 2 menuisiers. Un dignitaire devait être honteusement cassé de sa charge s'il se rendait coupable d'une faute, et les non-gradués ne pouvaient parvenir aux charges s'ils n'étaient pas toujours sages. Par ce moyen, je pus faire marcher avec ordre cette intéressante communauté. Une faute tant soit peu grave valait au coupable une bonne pénitence, avec déshonneur ; si le coupable tombait en récidive, il était impitoyablement mis à la porte. Pour montrer combien je tenais à n'avoir

pour écoliers que des enfants sages et vertueux, et combien ma parole était sacrée, je chassai un élève tombé en récidive. C'est un exemple que le coupable et les autres enfants n'oublieront pas. Avant de regagner sa chaumière enfumée, ce pauvre petit est venu se mettre à mes genoux en présence de tous les élèves et de cinq cents sauvages, pour me demander pardon et me prier de ne pas le renvoyer Ce fut en vain ; je ne pouvais manquer à ma parole sans passer pour un chef sans autorité, ou plutôt pour un menteur. Je vis donc, à mon grand regret, cet enfant quitter Sainte-Marie pour se rendre dans sa tribu éloignée. Je lui ai dit que je le reprendrais l'année prochaine, après avoir fait six mois de pénitence, si toutefois j'apprends que chez lui il a toujours été bien sage.

Des sollicitudes sans nombre accompagnent l'exercice de ma paternité. L'un se fend la tête avec une hache mal dirigée, l'autre se coupe une main, un troisième se brise un membre ; un grand nombre, marchant nu-pieds, s'enfoncent des épines au talon. Il faut alors devenir docteur, voler à l'infirmerie et appliquer des remèdes efficaces. Un cuisinier arrive et me dit : « Chef, qu'est-ce que nous mangeons ce matin, à midi, ce soir ? La marmite pour faire cuire les pommes de terre est percée, comment faire ? » Voici l'expédient de notre chaudronnier : déchirant un morceau de sa chemise et prenant un peu de farine avec de l'eau, il fait du tout une colle qui va admirablement boucher la marmite... Dix sauvages arrivent à la maison, vingt autres partent ; il faut les voir et les entretenir. On me demande pour des malades ; toute la basse-cour m'appelle de ses cris. Il faut être partout ! il faut tout faire ! Vous comprenez, vénéré Père, qu'avec un semblable *tohu-bohu,* le rôle de Marie n'est pas joué dans notre résidence ; heureux si celui de Marthe est rempli d'une manière convenable.

Un mot de mon cimetière ; il va toujours s'élargissant. Nous sommes venus dans ces lointaines régions pour arborer le signe adorable de notre Rédemption. C'est donc une consolation pour moi toutes les fois qu'il m'est donné de planter une nouvelle croix sur la tombe d'un sauvage parti pour le

ciel. A cette heure, trente croix s'élèvent sur trente tombes. Une chose que je demande au bon Dieu, c'est qu'un jour il m'accorde la grâce d'aller me reposer moi-même sous le grand cèdre de la forêt, à l'ombre d'une croix, au milieu de mes bien-aimés sauvages.

Omettant mille petites choses qui pourraient plus ou moins vous intéresser, j'arrive au 24 mai 1864, où a eu lieu une fête dont la description réjouirait votre cœur si elle était faite par une main plus habile que la mienne. Le 24 mai, anniversaire de la naissance de la reine Victoria, est pour tous les Anglais un jour de réjouissance et de parade. La capitale de la Colombie britannique venait de recevoir un nouveau gouverneur. Dieu inspira à ce gentleman de réunir les sauvages afin de rehausser, par leur présence, la solennité des jeux. Trois de vos enfants Oblats ont concouru à la réalisation de ce projet, qui a procuré à notre sainte Religion un beau jour de triomphe sur l'infidélité et l'erreur. Informé, dès son arrivée, de notre influence sur les sauvages, le gouverneur s'adressa à nous et non aux ministres protestants pour la convocation de l'assemblée indienne qu'il avait projetée. Dix jours avant la fête, me trouvant seul à New-Westminster, je vois un soir arriver chez moi un agent du gouverneur, qui vient m'informer des intentions, sinon des ordres de Son Excellence. «Monsieur, me dit cet agent, j'ai à vous communiquer une chose de haute importance. Son Excellence désire voir réunis tous les chefs sauvages avec leurs sujets pour le 24 mai, *the Queen's birth day;* et pour cette fin, il s'adresse à vous; il désire que vous informiez les Indiens et que vous l'aidiez dans l'organisation de cette fête. Les sauvages, fussent-ils six mille, recevront tous de la nourriture pour ce jour-là, et il y aura en même temps différents prix destinés à la course des canots.» Cette nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me causa un grand plaisir, j'y voyais une occasion très-favorable de faire quelque bien à tous nos chers sauvages : aux bons, en les raffermissant ; aux mauvais, en dissipant leurs préventions. En effet, quelque temps avant l'arrivée du nouveau gouverneur, les mauvais sauvages, à l'instigation sans

doute de quelques blancs, avaient répandu le bruit parmi toutes les tribus indiennes, que ceux qui prenaient la parole du prêtre catholique seraient malheureux : et qu'une fois le nouveau grand chef anglais arrivé, il rejetterait loin de cette terre et les prêtres et ceux qui faisaient sa prière. Les pauvres sauvages, si faibles encore, étaient portés à croire une pareille absurdité. La grande réunion n'était-elle pas une occasion préparée par la Providence, propre à dissiper ces préjugés, à honorer la religion catholique dans ses prêtres, chargés, préférablement aux ministres anglicans, de convoquer l'assemblée et d'être les interprètes de la parole du gouverneur, et à manifester notre supériorité de la manière la plus éclatante ?

N'ayant pas de temps à perdre pour faire savoir aux tribus les plus éloignées une nouvelle aussi importante, j'envoyai un chef parcourir tous les camps sur une étendue de plus de cent milles. Dans quatre à cinq jours, tous ceux qui étaient capables de se rendre à l'appel étaient avertis; et pour ne pas manquer leur coup, ils vinrent se réunir immédiatement à Sainte-Marie, nous donnant par là occasion de les instruire et de les fortifier. Le grand jour approchait et je n'étais pas sans inquiétude. Pour organiser notre nombreuse armée sauvage et la présenter en bon ordre à Son Excellence, l'homme nécessaire, l'homme indispensable, me faisait défaut. Le R. P. Fouquet se trouvait alors sur les rivages de l'île Charlotte. Mais ici encore la Providence veillait sur nous. Une belle nuit, le R. P. Fouquet nous arrive par voie de mer, tout noir, tout brûlé par le soleil, sans chapeau, car il l'avait perdu dans une tourmente au milieu des flots de l'Océan; il arrive, et, sans céder à la fatigue, il se met à la tête du mouvement.

Le 22 mai, avant-veille du grand jour, fut pour nous une journée d'embarras et de préoccupation. Ce n'était pas chose facile que de faire manœuvrer près de trois mille sauvages, de les préparer à se rendre au même emplacement, non loin de New-Westminster, afin de ne former qu'une masse compacte sur le Fraser et d'arriver en bon ordre auprès de la maison du Gouverneur, de composer les trois discours que trois chefs des principales tribus devaient réciter à Son Excellence, etc.

Le 23, le R. P. FOUQUET quitte dans la matinée Sainte-Marie, où il avait passé une si rude journée de travail, et il se rend à New-Westminster, me laissant le soin de conduire les sauvages au lieu du rendez-vous. Vers midi, le temps se mit au beau; il avait plu jusqu'alors. Je donne le signal du départ et nous nous embarquons, en chantant, sur les ondes du Fraser. Nous arborons notre élégant drapeau ; tous les chefs en font autant ; notre navigation ressemble à une marche triomphale. Quelque milles au-dessus du campement désigné, un bateau à vapeur, descendant de Fort-Yale à New-Westminster, nous dépasse. Il y avait à bord le gouverneur, le secrétaire colonial et le capitaine du navire. Ces trois personnages, charmés du coup d'œil que nous leur présentions, se tournent du côté de mon canot et saluent par trois fois, en agitant leurs chapeaux, notre riche bannière. Nous le leur avons rendu de notre mieux, à la manière sauvage. Cette marque d'attention dissipa les craintes que nous avions pu concevoir sur les desseins du gouverneur.

Arrivés à deux milles au-dessus de New-Westminster, nous faisons halte sur la lisière de la forêt pour y passer la nuit. Que n'aurais-je pas à dire à nos chers frères novices et scolastiques sur cette nuit passée à la belle étoile, sous les grands arbres de la forêt, en compagnie de près de trois mille sauvages ! Frères bretons ou méridionaux, croyez-le, il y avait là bien de la poésie !

Le lendemain matin, de bonne heure, toute ma caravane est sur pied. La clochette de chaque chef fait entendre un son argentin dans l'épaisseur des bois, et à l'instant, cinq à six mille genoux sauvages fléchissent sur la mousse pour adorer Celui que les anges adorent au ciel dans d'ineffables ravissements. O religion ! que tu es belle ! Comme tu grandis les pauvres enfants des bois ralliés autour de ton immortel drapeau !

A neuf heures, je reçois de New-Westminster l'ordre d'organiser notre armée navale ; mais déjà tous nos hommes étaient à bord et les bannières se déroulaient dans les airs. Bientôt, le R. P. FOUQUET arrive, accompagné du R. P. GRAN-

DIDIER, à la tête de cinq cents sauvages qui grossissent nos rangs Le R. P. FOUQUET tient dans sa main droite un grand papier blanc, orné d'un magnifique ruban rouge, qui intrigue passablement les yeux de nos Indiens. Il parcourt les rangs pour donner ses ordres, et à son commandement, toutes les phalanges s'ébranlent ; six à sept cents navires glissent sur les ondes du Fraser. Soixante drapeaux, sur lesquels brille le symbole de la Rédemption, volent et s'agitent au gré du vent ; cinquante-sept chefs sauvages figurent sur la première ligne ; les élèves de Sainte-Marie tiennent la place d'honneur. Ils entonnent le chant de la Rame, et trois mille cinq cents bouches font retentir les montagnes et les forêts. Quel panorama ! quel enthousiasme ! Quant à moi, je ne pouvais retenir mes cris d'admiration.

Quelques minutes après, nous arrivons au débarcadère, tout près de la maison du gouverneur. Un grand nombre de blancs, amis ou ennemis, étaient présents et assistaient au spectacle du débarquement. La réunion a lieu à quelques pas de la résidence Le R. P. FOUQUET, ouvrant alors son grand papier à ruban rouge, prononce le nom de tous les chefs sauvages, et avec prudence, pour ne pas froisser leur vanité, il les place en demi-circonférence, de manière que personne n'occupe la dernière place. Les écoliers de Sainte-Marie se rangent sur deux lignes, au-dessus des chefs, et nos trois à quatre mille sauvages se groupent autour du demi-cercle. Tous les colons de New-Westminster contemplaient l'*indian meeting*. Enfin, à midi, heure indiquée sur le programme de la fête, le R. P. FOUQUET, invité à occuper la place d'honneur, se rend à la résidence de Son Excellence. Le gouverneur sort alors de ses appartements avec ses premiers officiers en grande tenue ; il est accompagné de ses gardes et il s'avance précédé d'un corps de musique. Arrivé au lieu de la réunion, toutes les têtes se découvrent et un tonnerre de vingt mille hourras acclame Son Excellence et retentit au loin. Quel moment solennel pour nos chers sauvages ! Il fallait les voir, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, contempler ce premier grand chef anglais, aux habits et aux épaulettes d'or, tandis

qu'à sa droite marche, plus humble qu'une violette, le modeste Père FOUQUET, avec un misérable chapeau sur la tête, vieux rebut qu'il trouva dans notre pauvre maison de New-Westminster, et qui remplace celui que la tempête lui a enlevé. C'était un beau jour pour le Missionnaire !

Quand le silence s'est rétabli, le premier chef, chargé de porter la parole, se présente devant Son Excellence et, faisant un grand salut à angle droit, prononce imperturbablement son petit discours en langue indigène, interprété en *tchinook* par un autre sauvage, et enfin traduit en anglais par le R. P. FOUQUET. Au premier succède le second, puis le troisième. Le Gouverneur répond aux trois discours par un seul. Le P. FOUQUET traduit en *tchinook* les paroles du gouverneur, et trois bons interprètes traduisent ces mêmes paroles en leur langue naturelle, en criant de tous leurs poumons, afin d'être entendus des auditeurs les plus éloignés. Cette scène, vraiment insolite, amena un sourire sur les lèvres des spectateurs.

Les discours furent suivis de la distribution des cadeaux. Chaque chef se présente devant Son Excellence pour recevoir un signe de sa royauté : c'est une jolie casquette, relevée par un charmant galon doré, qui éblouit comme un rayon de soleil ces heureux du jour ; cinquante-sept chefs, cinquante-sept casquettes royales. Les petits écoliers de Sainte-Marie apparaissent à leur tour devant le Gouverneur pour recevoir des promesses, une poignée de mains et une gracieuse cravate. Cette distribution terminée, on lève la séance et le gouverneur regagne sa demeure au milieu d'étourdissants hourras.

Un joyeux repas est offert à nos chers Indiens. Du pain, des biscuits, de la mélasse et du tabac leur sont généreusement prodigués. Leur appétit milonien peut se rassasier avec délices, car la mélasse est pour eux ce qu'étaient pour les dieux de la Fable le nectar et l'ambroisie.

Tout va à merveille jusqu'ici ; trois mille cinq cents sauvages sont les amis du prêtre. Les bons triomphent, les faibles sont fortifiés, et les mauvais, couverts de honte. Un petit nombre reste en dehors de nos rangs, ne voulant pas de notre drapeau. Les malheureux ! ils ont partagé la honte et le dés-

honneur des ministres. Sur cinquante-huit chefs sauvages, cinquante-sept figurent sur notre longue liste ; un seul, avec une dizaine de ses sujets, faisait la part de l'erreur. Il me semble que si ces soi-disant missionnaires du pur Evangile avaient eu plus de zèle pour le salut des âmes égarées entre les mains des papistes, ils auraient dû tomber malades de chagrin et de douleur. Mais hélas! que sont-ils?... Nous avons pu constater, cependant, qu'ils n'étaient pas contents de notre triomphe, et celui qu'on décore du titre d'Archidiacre de la Colombie britannique, rencontrant le R. P. Fouquet, eut la hardiesse de lui dire, sur un ton un peu fâché : « Pourquoi n'avez-vous pas mis sur votre liste tel chef? — Par la raison toute simple, répliqua le Père, que c'est le seul chef qui ne vient pas chez moi et que c'est le seul qui va chez vous ; il vous appartenait donc de présenter à Son Excellence vos chefs et vos sujets, comme je l'ai fait pour les miens. » Le révérend archidiacre demeura bouche close.

Vous le voyez, vénéré Père, cette fête a été vraiment magnifique, et le triomphe de la vérité ne pouvait être plus éclatant. A Dieu seul honneur et gloire par Marie Immaculée, dont nous sommes les heureux Oblats. Un tel événement graverait sans doute, dans le cœur de nos chers sauvages, un souvenir ineffaçable, si ces pauvres cœurs n'étaient pas aussi mobiles que les flots de l'Océan qui baignent leurs rivages.

Le lendemain, je regagnai, avec mes élèves, le paisible séjour de Sainte-Marie, pour y rester jusqu'au 13 juin, jour où commencent les vacances. Durant ces trois semaines, nous nous sommes moins occupés des travaux de la classe que des travaux de l'agriculture ; nous avons planté des choux, des turneps et des pommes de terre; le chiffre des premiers est bien de dix à douze mille. Si le bon Dieu nous conserve la vie, l'hiver prochain nos sauvages se régaleront, car ils sont friands de la soupe aux choux. Avant de mettre en vacances mes chers enfants, je leur ai fait faire une grande promenade sur la montagne dite du Diable. C'était une tradition reçue, que quiconque affrontait ce mont redoutable, payait de la vie sa coupable témérité. Tous les sauvages cher-

chaient à m'effrayer par des récits de plus en plus sombres et dramatiques. Aussi, ma proposition de faire cette ascension fut-elle accueillie en tremblant par mes écoliers, aussi superstitieux que leurs pères. Durant trois mois, presque chaque jour, j'attaquai leur superstition ridicule, et je les habituai insensiblement à la pensée de tenter avec moi cette entreprise, qui ne pouvait offrir aucun danger. Je parvins à vaincre cette superstition héréditaire. Vers le soir du 31 mai, nous partons tous en canots, avec les provisions indispensables, et nous allons camper, pendant la nuit, au pied de la montagne redoutée, sur le bord d'un lac magnifique. Le lendemain, de bonne heure, la prière faite, nous gravissons les hauteurs, et vers midi nous arrivons, sans aucun accident, jusqu'au sommet, où personne n'était jamais monté. Là, nous chantons triomphe et victoire. Je fus heureux de montrer à ces enfants combien leurs traditions étaient mensongères et que le prêtre seul leur disait la vérité, parce qu'il la tient du grand chef d'en haut. Après nous être bien divertis, j'ai écrit sur une liste le nom de tous les braves venus sur la montagne du Diable. Cette liste a été placée sous l'écorce d'un cèdre; nous la retrouverons l'année prochaine en retournant sur cette hauteur, devenue la montagne de Dieu. Le soir de cette agréable journée, nous rentrâmes à Sainte-Marie en chantant les Litanies de la très-sainte Vierge.

Le jour de la distribution des prix est arrivé : c'est le dimanche 12 juin qu'a lieu cette cérémonie. J'étais seul, avec le Frère JANIN, attendant depuis quinze jours des nouvelles de New-Westminster. J'aurais voulu avoir, pour rehausser notre fête, le R. P. FOUQUET, ou mieux encore notre nouvel évêque, nommé Mgr D'HERBOMEZ. Agréable surprise ménagée par la Providence! le samedi soir, nous entendons le sifflet d'un bateau à vapeur. Aussitôt tous les enfants, le cœur plein de joie, volent sur le bord de la rivière : trois des plus forts saisissent un canot et s'élancent à la rencontre du navire. Notre bonheur a été grand : nous possédions Mgr D'HERBOMEZ. Nous avons salué le R. P. FOUQUET, qui a continué son chemin vers l'est de la Colombie britannique.

Le lendemain, dimanche, a lieu une messe solennelle, chantée par Sa Grandeur. Six élèves, en habit de chœur, servaient à l'autel avec une grâce et une modestie à ravir le monde sauvage et le monde civilisé. L'encensoir, continuellement balancé par l'infatigable Stanislas, laissait échapper des nuages de fumée. Une chose seulement était à regretter, c'est que nous trouvant si loin de l'Arabie, nous n'avions point de cet encens d'agréable odeur qui, tout en satisfaisant l'odorat, n'incommode pas les habitants du lieu saint : un peu de résine, recueillie sous l'écorce d'un gigantesque sapin et mélangée avec de la cassonade, formait l'encens dont se servaient les Oblats campés sur les lointains rivages de la rivière Fraser. Vers le milieu de la messe, Monseigneur, légèrement incommodé par la fumée de cet encens, commande la retraite de l'encensoir. A part ce petit accident, tout le reste s'est bien passé ; nos enfants et les autres sauvages présents ont chanté mieux que jamais la messe qu'ils aiment tant à chanter. Vous serez peut-être étonné, bien-aimé Père, de voir que nos petits élèves, dans un seul hiver, aient pu apprendre le plain-chant, et vous vous demandez, sans doute, quel est le maître habile qui les a instruits si vite et si bien ! Le bras du bon Dieu n'est point raccourci : il y a plus de deux mille ans, il faisait parler l'ânesse de Balaam ; il a pu aussi donner assez d'harmonie à la voix du Père Gendre, pour qu'elle ait plu à ses patients élèves et ne les ait point épouvantés. Si jamais mes condisciples du Scolasticat apprennent cette nouvelle, ils crieront au miracle, en se rappelant ce que je valais en plain-chant et en musique sous le beau ciel de Montolivet.

A quatre heures du soir, eut lieu la distribution des prix. Sur trois tables, recouvertes chacune d'un morceau d'indienne, brillaient les trois différents prix que chaque élève devait remporter. Sur la première, étaient étalées les belles images d'un centime à deux sous que Monseigneur avait apportées ; sur la deuxième, les prix que Son Exc. le gouverneur avait promis le 24 mai, et qu'il s'était empressé de nous faire parvenir : ces prix consistaient en un charmant petit carnet ou portefeuille à tranches dorées ; sur la troisième, enfin, étaient

également étalées des images que je leur avais promises s'ils étaient bien sages. Un joli drapeau avait été déployé et placé à côté de l'autel : c'était le prix de sagesse. Le tout bien préparé, le carillon se fait entendre ; aussitôt la joyeuse bande vole plutôt qu'elle ne marche vers le lieu de la distribution. Sa Grandeur et votre serviteur, grand-maître d'école, arrivent les derniers. Agenouillés au pied de l'autel, on fait le signe de la croix, et la première strophe du *Veni Creator* est chantée par deux fois avec une ardeur et un accord ravissants. Monseigneur prononce un discours de circonstance : quand Sa Grandeur a fini de parler, je suis autorisé à dire quelques mots, et j'annonce à ces chers enfants que j'étais heureux de pouvoir les admettre tous, en ce jour, dans la Congrégation des Saints-Anges, dont je leur avais souvent fait connaître toutes les prérogatives, sous la conduite d'un capitaine, le plus sage élève de l'école. L'angélique petit sauvage, nommé à si juste titre Placide, a mérité l'honneur de devenir capitaine des Saints Anges. Je prononce son nom, et je l'appelle auprès de Sa Grandeur, qui lui remet avec joie cet élégant drapeau parsemé d'étoiles bleues et rouges, avec cette devise écrite en beaux caractères : ***Jesus, rex Angelorum***. Que n'avez-vous contemplé, bien-aimé Père, ce sage enfant des bois, devenu un ange depuis qu'il a appris à connaître et à prier le divin Roi des Anges, surtout depuis Noel dernier, où il a été revêtu de la robe d'innocence ! Que n'avez-vous vu, dis-je, ce cher Placide, élevé à la dignité de capitaine de la compagnie des Saints Anges, recevant des mains de Mgr D'Herbomez ce drapeau d'honneur ! Il était stupéfait, et peu s'en fallut qu'il ne pleurât de joie. Monseigneur profita de cette occasion pour dire à ces chers enfants qu'un jour le bon Dieu donnera, dans le ciel, des drapeaux et des couronnes à tous ceux qui auront eu le cœur bon et fort sur cette terre. Le drapeau, qu'il remettait lui-même au sage Placide, n'était rien en comparaison de celui que donnera le grand Chef d'en haut. On chante alors un cantique à Marie Immaculée, reine des Anges ; après vient la distribution des images de la première table. Il faisait bon voir la joie petiller sur ces visages innocents, à mesure qu'ils rece-

vaient ces récompenses, et que leurs yeux se promenaient à l'envi sur cette image d'un prix si modique. Les charmants carnets de Son Excellence, dont quelques-uns coûtaient 3 fr. 75 c., avaient, je crois, moins de valeur à leurs yeux que ces grandes images rouges. Pour abréger, je vous dirai que, le 12 juin, nous avons fait des heureux à Sainte-Marie, et nous-mêmes nous étions heureux de leur bonheur. Le reste de cette journée, qui laissera un bien doux souvenir dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté, a été saintement employé. Une trentaine d'élèves, capables de recevoir le Sacrement de Pénitence, sont allés avec plaisir faire leurs cœurs forts contre le diable, et recevoir la grâce que confère aux âmes bien disposées le sacrement du pardon. Le lendemain, 13 juin, Monseigneur a eu le plaisir de régénérer trois de ces chers élèves dont le baptême avait été différé, parce qu'ils ne savaient pas assez le catéchisme. Un moment après, avaient lieu les adieux de ces intéressants enfants, et je puis vous assurer que j'avais le cœur malade de me voir séparé d'eux pour quatre mois. Les uns s'en vont à l'orient, les autres à l'occident, et, dans quelques jours, plusieurs seront à une distance de plus de deux cents milles. Monseigneur et moi, blottis au fond de notre blanc canot, nous quittons le même jour Sainte-Marie, accompagnés d'une dizaine d'élèves, qui font voler sur les flots du Fraser notre petit navire, et, le soir, nous nous trouvons dans la capitale de la Colombie britannique, d'où je vous écris.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, vénéré Père, mais je crains d'abuser de votre patience. En finissant, laissez-moi vous renouveler l'expression de mon bonheur, de ma reconnaissance et de mon amour. La part que vous m'avez faite est belle, magnifique : dans le court espace de vingt mois, tout en restant à poste fixe, j'ai eu la consolation d'administrer trois cents baptêmes environ, et de bénir une quinzaine de mariages. Le R. P. Fouquet, en sa qualité de mouvement perpétuel, a le monopole des voyages : à peine arrivé de sa course longue et périlleuse dans le Nord, il a disparu comme une étoile filante, et il se trouve maintenant à plusieurs centaines de milles dans l'est de ce nouveau Vicariat. J'espère qu'un jour

il me permettra de faire un peu usage de mes longues jambes. Autant que je puis le savoir, tous vos enfants du Pacifique vont bien. Nous attendons de nouveaux renforts. Que Marie Immaculée, étoile de l'Océan veille sur le navire qui nous amènera des Pères et des Frères bien-aimés ! Une prière et une bénédiction pour ce pauvre Missionnaire des sauvages qui veut vivre et mourir en véritable Oblat de Marie Immaculée, et qui se dit avec un vrai bonheur, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre tout dévoué et reconnaissant fils.

GENDRE, O. M. I.

VI. Pendant que tous ces événements s'accomplissaient sur les rives du Fraser, le R. P. D'HERBOMEZ donnait une nouvelle impulsion aux Missions établies dans le Diocèse de Victoria et de Nesqualy. Reprenons l'analyse de ses lettres depuis son retour à Esquimalt jusqu'au jour où il a reçu l'onction épiscopale, 9 octobre 1864. Dans ce cadre intéressant, entreront les lettres écrites par les autres Pères qui travaillent sur les bords de l'Océan Pacifique :

Saint-Joseph Esquimalt, 4 novembre 1862... Je ne puis me dispenser de vous dire que, pendant mon absence, nos Pères n'ont rien perdu de leur zèle et de leur dévouement; ils se sont multipliés pour faire face à tout et suppléer à leur petit nombre. Je ne sais comment le R. P. FOUQUET a pu résister à tant de travaux. J'ai envoyé à son secours deux nouveaux Pères : ce sont les PP. GENDRE et LEJACQ, qui resteront dans la mission de Saint-Charles jusqu'au printemps prochain, époque où il faudra songer à établir un nouveau district de Mission vers le Nord. Le Frère GUILLET est aussi dans la même Mission avec le Frère JANIN ; ils bâtissent une maison d'école sur les terres que nous avons achetées dans l'intention d'y créer une réduction modèle. La fondation d'écoles élémentaires et agricoles devient indispensable pour l'avenir chrétien de nos sauvages. Nous établirons aussi des orphelinats qui, avec le temps, fourniront d'excellents catéchistes, des instituteurs et des institutrices